

77 : LES DÉSERTS

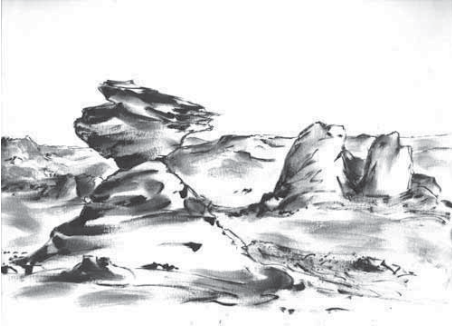


Voitures fonçant dans le désert et sous la lune

J'ose à peine aborder le sujet des déserts, tant ceux-ci me paraissent imprévisibles, uniques, superbes, chargés d'histoire et de sens : ceci en dépit de leur aspect désincarné, qui peut-être rebute certains, qui en voient difficilement l'intérêt.

C'est assez tard que j'ai découvert leurs immobiles richesses et leur cosmique beauté. Pendant des années ne me paraissaient intéressantes que les régions pleines de vie, d'animaux, de plantes, habitées par des hommes dont l'inépuisable diversité les rend chacune unique.

Mais en dehors de ce que l'on peut voir et toucher, il y a tout ce que la nature exprime et est capable de nous faire ressentir. Lorsqu'à la fin du jour le soleil plonge dans sa gerbe de feu et disparaît, le désert devient fantomatique ; on dirait que l'espace est devenu palpable ; l'air se refroidit brusquement et se remplit de silence. Notre planète se réduit alors à un manteau de sable tiède, qui peu à peu s'efface dans l'obscurité grandissante. Jamais la voûte céleste, avec ses myriades d'étoiles et sa Voie Lactée, ne paraît aussi brillante et aussi proche, au travers d'une atmosphère sèche et cristalline. On se sent moins peser sur le sol qui s'estompe, mais pas encore dans l'espace. On flotte entre ciel et terre. L'univers se fait moins matériel. L'obscurité gagne, et la pâle lueur qui émane des dunes leur donne un aspect vaguement phosphorescent ; on pourrait croire que cette faible clarté filtre des profondeurs ; le silence s'approfondit : on se retrouve au centre d'un horizon toujours plus éloigné. Notre corps lui-même perd une partie de sa substance. Seul le cœur continue à battre, dernier signe du temps qui passe. La réalité fait place aux rêves ; on n'éprouve pourtant pas d'angoisse, car on sent encore le poids de son corps. Nous savons que notre planète nous entraîne avec elle, qu'elle tourne sans bruit autour de son axe, puis autour du soleil, puis qu'elle accompagne sa galaxie qui fonce toute entière vers son trou noir. Cependant, bien qu'on soit conscient de tout cela, rien ne paraît plus tout à fait concret : on se sent tout juste exister. Cela a un côté rassurant de savoir qu'on est pris en charge, entraîné dans cette spirale d'étoiles qui a l'air de savoir pourquoi elle tourne et où elle va. En tout cas on ne peut que l'accompagner et se laisser aller.



Le "Désert Blanc" (Egypte)

Certaines nuits, la lune se lève avec une brillance glacée et un éclat inhabituel ; les étoiles pâlisent légèrement ; le silence se fait soyeux ; les dunes se nimbent d'une lumière inconnue ; rien n'a bougé, mais tout est différent... Certain soir, m'étant éloigné de nos tentes pour mieux m'imprégner de ce monde figé, je vis soudain

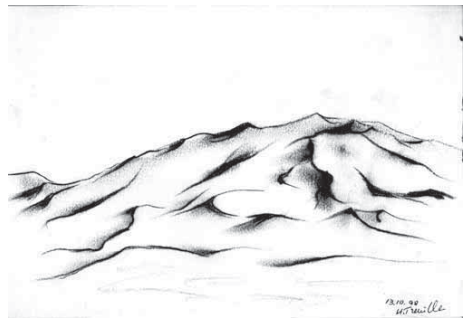
apparaître à quelques dizaines de mètres, un premier chameau bâti, puis quatre ou cinq autres qui suivaient ; ils défilaient devant la lune, d'un pas cadencé, très dignes, la tête tendue en avant. Cette progression se faisait tout en douceur grâce aux coussinets de chair qui évitent à leurs pieds d'enfoncer dans le sable. Tout ce groupe semblait n'arriver de nulle part et n'aller nulle part, où, au plus, vers quelque lointain destin ignoré. Leur déplacement paraissait intemporel ; ils étaient les témoins d'une vieille civilisation qui survivait encore mais allait disparaître.

Le désert n'est pas fait que de dunes et n'est pas toujours tranquille : il arrive que des vents de sable, surgissent avec violence, et tout est englouti. On n'y voit plus à vingt mètres. L'impact des grains de sable sur le visage est insoutenable ; il ne reste plus qu'à s'envelopper de couvertures et à retenir les tentes qui claquent et voudraient s'envoler. Cependant, après quelques heures, ou quelques jours, le calme revient et le désert réapparaît. Pendant un début d'accalmie, nous vîmes un papillon égaré dans le vent : combien de centaines de kilomètres avait-il déjà parcouru ? Nous avons vu aussi une hirondelle perdue ; quelques autres gisaient ça et là, desséchées. Traversant le lendemain un plateau stérile et caillouteux, nous eûmes la surprise d'arriver sur un monticule isolé, haut de deux ou trois mètres : là un groupe de buissons avait réussi à s'accrocher. Il avait assemblé autour de ses racines un gros tas de sable. L'autre surprise consistait en quelques minuscules oiseaux sautillant d'une branche à l'autre : com-

ment avaient-t-il pu s'arrêter là et survivre ? Quelques pas plus loin, une grosse larve de sauterelle ondulait sur le sol : sans doute venait-elle de s'extraire du sable et de sa chrysalide ; mais où avait-elle pu trouver l'eau qui la rendait boursofflée et dodue ?

Certains matins, après avoir vu la lumière du soleil effleurer le haut des dunes puis descendre dans les creux, nous devions plier nos tentes, et entreprendre, avant que la chaleur ne monte, la traversée de nouvelles dunes, sur lesquelles nos véhicules naviguaient plutôt qu'ils ne roulaient. Nous prenions notre élan pour gravir les pentes et dévalions de l'autre côté, nos pneus entraînant des flots de sable ; nous étions arrivés dans un monde tout différent de celui dans lequel nous avons vécu les nuits précédentes, et qui nous avait empli de rêves d'univers. Ce paysage nouveau n'en était pas moins abstrait ; ces grandes surfaces plates s'interrompaient sur des zones de dunes qui se succédaient et dont la rencontre formait des arêtes aux courbes parfaites, nous étions à nouveau dans un monde de géométrie pure. Les vents légers faisaient sans cesse remonter les sables qui, arrivés sur les crêtes, s'écoulaient sur l'autre face. Nous étions navrés de devoir briser ces belles courbes pour les franchir. Tout ce sable était si fluide et si propre que si on s'arrêtait pour en prendre une poignée, il coulait entre les doigts et on pouvait se laver les mains avec.

Ces mers de sable prennent d'innombrables aspects en fonction des vents et de la grosseur des grains ; la couleur varie d'une zone à l'autre, allant de l'orange au beige, aux gris, et parfois presque au blanc. Elles présentent un aspect souvent chaotique, avec ces grandes pentes qui vont et viennent. Les surfaces par endroit s'ornent de rides et de délicats graphismes, le tout ressemble à un océan qui se serait soudainement figé. Les transformations sont incessantes bien qu'imper-



Dunes au Niger



*"Fulgurite" (sable fondu
par la foudre)*

ceptibles à ceux qui ne font que passer, l'aspect de ces surfaces peut changer complètement d'une année à l'autre, voir au fil des mois. Cela se voit particulièrement avec les barkhanes, qui prennent des formes de croissants de lune se déplaçant d'un bloc sur certains plateaux nus et caillouteux : ils peuvent avancer de plusieurs mètres par an dans la direction des vents dominants, sans changer de forme. Ces barkhanes avancent en recouvrant le sol, et le redécouvrent en arrière ; ceci nous permet de tomber sur un superbe silex taillé, autrefois enfoui, et qui soudain avait retrouvé le jour. Dans ces déserts, on rencontre, comme partout ailleurs, des montagnes, des falaises et souvent des rochers isolés. Les arêtes sont érodées et sculptées par les vents de façon inattendue ; c'est le cas du désert blanc d'Égypte situé à l'ouest du Nil ; cette zone avait été autrefois sous la mer, comme d'autres grandes parties du Sahara ; les fonds s'étaient progressivement recouverts d'un épais tapis calcaire puis de coraux. Ce morceau d'Afrique, ayant basculé, s'est retrouvé au dessus des eaux : les vents de sable avaient aussitôt commencé leur travail. Il en est résulté une foison de tours, de cônes et de champignons, certains s'élevant à près de quinze mètres au dessus du sable. Sur leurs sommets nichent quelques vautours ; le sol environnant s'est couvert de débris de coraux et de curieux cristaux. On y rencontre de nombreuses traces de serpents et scorpions.

Plus au sud, lorsqu'on roule vers le Soudan, on longe des cônes volcaniques éteints, noirs comme l'encre ; ceux-ci, en leur temps de gloire, projetaient au loin leurs laves, qui tournoyaient et se figeaient en l'air. Cela avait donné les formes les plus variées, parfois des sphères, parfois des boudins ressemblant à de longs bras tordus. Gravissant un de ces volcans je me souviens avoir fait fuir un curieux lézard aux formes préhistoriques, et avoir dérangé une étrange sorte de mante religieuse.

Revenant vers le nord, il nous avait fallu traverser une zone qui, voici quelques millions d'années, avait reçu un gros aérolithe : son impact avait fait fondre le sable, et avait projeté à plusieurs centaines de mètres des morceaux de silice purs et quasi transparents, dont certains avaient plus tard été taillés en outils par les hommes de la préhistoire.

Dans tous ces déserts il arrive que de violents orages se forment, souvent secs, et accompagnés d'éclairs provoquant des spectacles wagnériens. Quand la foudre tombe, ce qui est assez rare, elle laisse sa trace dans le sable, sous forme de curieux tubes de silice appelés fulgurites, ils sont hérissés de crêtes dues à la dispersion de l'énergie dans le sol.

J'ai visité bien des déserts, au Proche Orient, en Chine, ainsi qu'au Chili où ils bordent la côte du Pacifique. Ils ont été pour la plupart occupés par nos lointains ancêtres. On sait que les tout premiers hommes étaient apparus dans la vallée du Rift, et ensuite s'étaient répandus dans tous les territoires allant de l'Égypte à la Somalie, puis ensuite sur les autres continents. Nous trouvions, assez régulièrement, divers silex taillés, des meules et des pointes de flèche. Tout le Sahara, une fois les mers retirées, s'étaient d'abord recouverts de forêts dont il reste des troncs fossilisés. En ce temps là, les crocodiles habitaient les marais, les grands animaux abondaient, les premiers pêcheurs et chasseurs gravaient leurs exploits sur les falaises et dans les caves. Ne subsistent maintenant au Sahara que de rares points d'eau, « les gueltas », dont certains abritent encore quelques rares crocodiles.

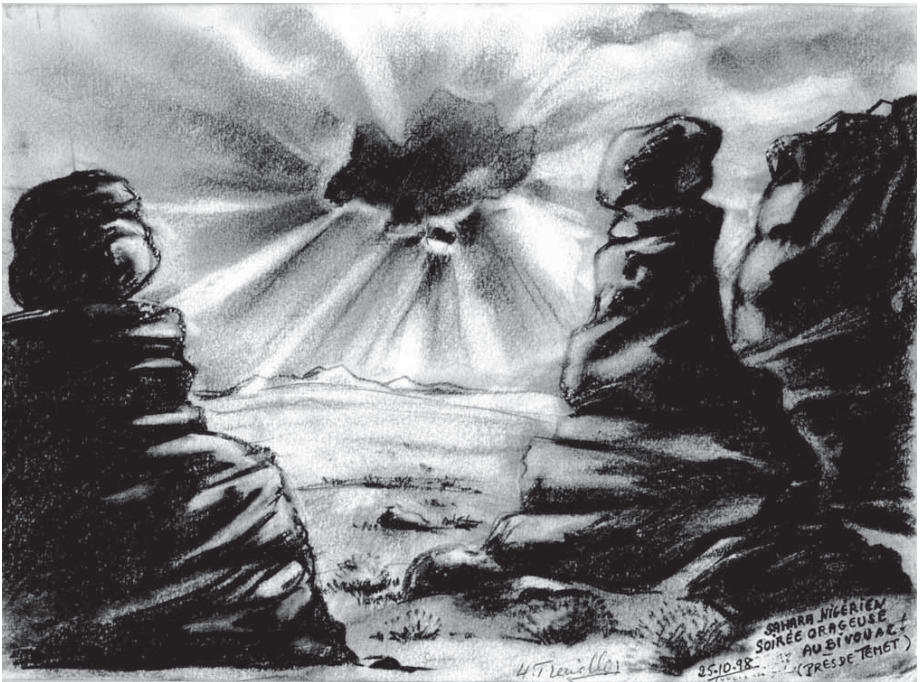
Quant au lac Tchad, il n'est plus que la trace de ce qu'il fut ; on peut retrouver ses anciennes limites en suivant les dépôts d'outils abandonnés par les pêcheurs d'antan. Ailleurs, comme en Algérie, l'eau, à force de baisser, a disparu sous les sables et est devenue fossile ; les arabes ont creusé des galeries horizontales profondes, les « foggaras », qui drainent ce qui reste d'eau vers leurs oasis. Dans ces galeries se sont maintenus par miracle de petits poissons, et j'en ai vu pêcher un dans un puits d'aération.

En matière d'eau, la grande exception saharienne, reste évidemment le Nil car il provient de régions bien au delà des déserts. Le Nil est un miracle géographique qui déclencha

d'ailleurs un miracle culturel.

Ainsi se sont formés nos déserts. Ainsi peut-on encore toucher du doigt l'histoire des évolutions de notre planète et de notre race ; elle illustre l'impermanence des surfaces, mais par contre la permanence de la beauté. Celle-ci continuera à s'offrir aux hommes tant qu'il y en aura pour la remarquer.

C'est dans ces déserts, ces lieux inspirés, ces lieux de dépouillement extrême, qu'au début de notre ère se retirèrent les premiers ermites de tradition chrétienne ; là, ces hommes, brûlant d'un désir d'absolu, s'efforcèrent d'approcher le fond d'eux mêmes, et de découvrir le sens de leur existence. Les déserts nous offrent donc les plus belles images qui soient dans le dépouillement et la rigueur.



Coucher de soleil nuageux au Niger



Jeune éthiopien déluré